

À la rencontre des hameaux de Yamanashi



Lucia Maggio
Coordinatrice de relations internationales
Département de Yamanashi



Ma sœur a rejoint les étoiles en février 2024. Il ne me reste d'elle, dans ce monde matériel, que quelques photos et deux ou trois objets. Parmi eux, un vieux Nikon ramené du Canada. On m'a dit qu'il avait servi à un journaliste pendant la guerre au Vietnam. Au début de cette année, j'ai commencé à prendre en photo des arrêts de bus : une idée qui trottait dans ma tête depuis mes années à l'université d'Hokkaido. À chaque fois que j'en croisais un particulièrement mignon, une petite voix intérieure me demandait : « Pourquoi ? Quel est l'intérêt ? » ; mais finalement, je lui répondais : « Et pourquoi pas ? ». Petit à petit, mes sujets ont évolué : des arrêts de bus aux vieux panneaux Coca-Cola, en passant par les panneaux évangéliques plutôt curieux de la campagne japonaise. Puis, mon regard s'est posé sur les hameaux de Yamanashi.

限界集落

Les hameaux en voie de disparition, appelés des « genkai shūraku » (hameaux marginaux), m'ont toujours intéressé. Un « genkai shūraku » est un village où la pérennité de la vie sociale, caractérisée par des événements comme les mariages ou les funérailles, est compromise en raison du vieillissement de la population et de l'exode rural. Ce phénomène, récurrent dans les pays développés à faible natalité, est particulièrement marqué au Japon. Chaque année, des dizaines de villages disparaissent, devenant des « shōmetsu shūraku » (villages abandonnés). Ces villages abandonnés sont souvent situés dans des régions montagneuses difficiles d'accès.

消滅集落





Village proche du lac Motosu

Un exemple célèbre de village disparu est Samukawa, dans la préfecture de Miyazaki. Abandonné en 1989, il a été presque entièrement repris par la nature. J'ai trouvé la connexion entre ce village et le monde de l'animation particulièrement intéressante : la mère du chanteur de la chanson thème de Princesse Mononoké (film Studio Ghibli) est originaire de Samukawa.

Yamanashi est parsemé de petits villages, chacun recelant une histoire unique, façonnée par l'isolement des montagnes. Ces îlots de vie, souvent en voie de disparition, ont développé au fil des siècles des langues, des cultures et des traditions propres. C'est dans cet environnement que j'ai entrepris un voyage photographique.

La région de Kyonan, flanquée par les Alpes du Sud japonaises et réputée pour sa longue tradition bouddhique, est l'une des régions les plus durement touchées par la dépopulation dans la préfecture de Yamanashi. C'est dans cette région que se trouve Fujikawa, une ville composée





de nombreux hameaux, principalement situés en montagne. Lors de mes expéditions dans cette région, j'ai eu la chance de découvrir quelques-uns de ses trésors cachés.

La première fois, je me suis rendue au Sanctuaire Himuro, situé à environ 1 000 mètres d'altitude. Entouré d'une forêt de cèdres majestueux, le sanctuaire est accessible par un escalier de 575 marches de pierre irrégulières recouvertes de mousse. L'ascension, bien que sportive, offre une sensation de plénitude et de sérénité. Lors de ma visite au début du printemps, les marches étaient encore recouvertes de neige, rendant la montée un peu glissante. J'ai été particulièrement impressionné par un immense cèdre millénaire, majestueux et droit. L'atmosphère du sanctuaire était empreinte d'une profonde paix, comme si le temps s'était arrêté. Cela m'a immédiatement rappelé le sanctuaire du film d'animation « Hotarubi no mori e » (Dans la forêt de la lumière des lucioles). Alors que le reste du site respirait la tranquillité et l'ancienneté, le deuxième torii (portail), avec ses couleurs vives et ses motifs floraux, témoignait d'un entretien récent et d'une attention toute particulière. J'ai été surprise de retrouver ces motifs, que l'on ne voit généralement pas dans les sanctuaires shinto, mais dans les temples bouddhiques.





La deuxième fois, j'ai assisté au festival des hortensias au Temple Myoho-ji en compagnie de mes amies. Parmi les quelques 20 000 fleurs, nous avons passé un moment très amusant à chercher la seule en forme de cœur. Pour la durée du festival, il était possible de monter dans le clocher. J'ai retrouvé mon âme d'enfant en gravissant les escaliers escarpés et en sonnant la cloche. Par moment, j'observais les autres enfants jouées innocemment sur le bord du clocher qui admiraient la danse festive de Yosakoi en contrebas. En quête de fraîcheur, nous avons découvert un *kominka* (vieilles maisons folkloriques japonaises) transformé en salon de thé, proposant curieusement du thé taïwanais. Assis à l'étage, les fenêtres ouvertes laissant entrer une douce brise d'été, nous avons siroté notre thé à quelques mètres d'une ouverture sans balustrade. Le propriétaire, apprenant que nous venions d'assister au festival, nous a raconté une légende bouddhique



Temple de Myōhō-ji



locale sur des moines rivaux et un rocher qui défiait les lois de la gravité.

La créativité des entrepreneurs leur permettant de donner une seconde vie à d'anciens bâtiments est selon moi une chose remarquable. Pour mon prochain voyage, j'ai prévu de me rendre à Hokuto où se trouve deux écoles abandonnées : l'une métamorphosée en galerie d'art et l'autre en restaurant.

Ses villages du Japon reculés et difficiles d'accès me rappellent fortement les paysages du village de mon père italien. Mon père est né et a grandi dans un petit village situé à deux heures en voiture au sud de Naples. L'Italie, un pays relativement jeune né de la fusion de plusieurs royaumes et cultures, a connu de nombreuses invasions et guerres. Après des siècles, le village de mon père a été progressivement repoussé dans les montagnes, loin des côtes toujours menacées. Isolé par les montagnes, ce village a développé sa propre culture, sa propre langue, ses propres histoires et superstitions. L'Italie, tout comme le Japon, voit ses campagnes se vider et sa population vieillir. Pour préserver sa langue et sa culture, mon père s'obstine à parler le dialecte local avec mes cousins et cousines, mais c'est une peine perdue, car les jeunes générations le délaissent.



*shimo-obinachō,
ville de Kōfu*

Mon arrière-grand-mère paternelle était analphabète mais gardienne d'un patrimoine oral immense, me racontait mon père. Ses récits, remontaient parfois à l'Antiquité grecque, étaient un trésor inestimable. Malheureusement, à son décès, la plupart de ces récits transmis de génération en génération, ont pris fin avec elle.

Ces parallèles entre le Japon et l'Italie me fascinent. Dans ces villages enclavés, le temps semble s'être arrêté, préservant des traditions millénaires. Mais la modernité rattrape inexorablement ces îlots de mémoire, et avec elle, le risque de voir s'éteindre des pans entiers de notre patrimoine culturel.

